

La ruée vers l'orange

Vassili Axionov, *Les oranges du Maroc*, trad. du russe par I. Sokolgorski, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2003, 233 p.

Christian Monnin

Volume 45, Number 3 (261), September 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33100ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Monnin, C. (2003). Review of [La ruée vers l'orange / Vassili Axionov, *Les oranges du Maroc*, trad. du russe par I. Sokolgorski, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2003, 233 p.] *Liberté*, 45(3), 179–183.

Russie-fiction

La ruée vers l'orange

Christian Monnin

Vassili Axionov, *Les oranges du Maroc*, trad. du russe par I. Sokolgorski, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2003, 233 p.

On ne présente plus Vassili Axionov, célèbre et prolifique écrivain dissident (il fut contraint à l'exil en 1981, après avoir dirigé l'almanach clandestin *Metropole*), surtout connu en France pour *Une saga moscovite* (Gallimard, 1994), immense chronique familiale des années du stalinisme. En marge de la sortie de son dernier roman, *Lumineuse césarienne*, les Éditions Actes Sud ont eu l'idée non moins lumineuse de republier dans leur collection de poche *Les oranges du Maroc*, un ouvrage de ses débuts, paru pour la première fois en français en 1966.

Retour donc dans l'Union soviétique du début des années 60, cette période très particulière durant laquelle la génération de l'après-Staline est parvenue à faire souffler un vent de liberté et d'espoir dans les interstices du mur de la répression et de la censure (ce qui n'a pas empêché Axionov de subir les foudres de Krouchtchev). Dans l'Extrême-Orient russe, plus précisément dans les îles Kouriles, des pionniers et des marins, éparpillés en une constellation de petites villes en construction, de ports et de camps de prospection, ont remplacé les prisonniers des

camps staliniens qui occupaient la région peu avant. Coincée entre deux immensités, un océan de glace d'un côté, un désert de neige de l'autre, cette petite communauté vit littéralement au milieu de nulle part, comme « sur un astéroïde perdu dans "l'une des galaxies les plus lointaines" », ainsi que se le représente avec effroi l'un des personnages.

Qui sont-ils, justement, ces personnages ? Il y a Herman Kovalev, le marin poète, Valentin Kostioukovski, dit La Racine, marin lui aussi, mais « à quai », en raison de ses frasques ; il y a Victor Koltyga, le foreur qui rêve aux femmes de son Sud natal, Nicolas Kaltchanov, l'ingénieur lyrique et enflammé ; il y a enfin Lucia Kravtchenko, la bâtisseuse sérieuse et pudique. Ce sont leurs voix entrecroisées qui racontent le roman. C'est à travers leurs regards que nous est donnée à voir cette microsociété du bout du monde : disparate et dispersée, mais indéfectiblement soudée et solidaire. On est amoureux des mêmes femmes (il y en a peu), parfois de celle d'un ami, mais ça n'a pas d'importance, on ne va pas se battre pour ça, car seul compte en définitive le besoin de rêver à quelqu'un lorsqu'on est en mer ou qu'on cherche du pétrole dans une combe. Et si on se bagarre, on offre dans la minute qui suit une coupe de champagne à celui qui a su vous frapper « si adroitement et si fort à propos ». On est loin de tout, mais près les uns des autres ; éparpillés, mais prêts à parcourir deux cents kilomètres pour se rassembler quand un bateau amène des saisonnières. Tout le monde se connaît et un rien suffit à créer des liens d'une étonnante intensité, qu'ils soient amicaux ou amoureux : quelques paroles échangées tiennent quasiment lieu de fiançailles. Bref, la fraternité conjure les distances et le climat inhumains.

En réalité, les professions, le quotidien et même les rêves importent assez peu ici, car c'est justement une espèce d'orgie de chaleur humaine que raconte *Les oranges du Maroc*. En effet, loin de décrire par le menu les difficultés d'une vie d'isolement dans des conditions extrêmes, où le temps est aussi interminable que l'espace est infini, le roman d'Axionov se déroule au contraire en une seule nuit de folie et d'exaltation, lorsque survient cet événement extraordinaire : un cargo rempli d'oranges du Maroc vient accoster dans le port de Pétrovo. La bonne nouvelle fait boule de neige et tout ce petit monde se précipite toutes affaires cessantes en quête du précieux agrume, avant de converger enfin vers une cantine, pour boire et danser dans une formidable ambiance de convivialité. Voilà en effet toute l'intrigue : une joyeuse et chaotique ruée vers l'orange, prétexte à un immense rassemblement festif.

S'il s'agit donc bel et bien d'un livre sur l'éternelle immensité de l'espace russe, elle est ici saisie dans un éphémère instant de communion, dans une parenthèse euphorique de partage et d'allégresse : dans une espèce de cène païenne de consommation du fruit solaire aux confins d'étendues glacées. Tel est alors peut-être le secret de cette fraternité quasi idyllique, de cette bienveillance généralisée, de cette harmonie presque irréelle : ce petit univers isolé est en état d'exception, presque en état de grâce.

Au vertige de la dispersion dans une nature infinie, le roman oppose donc une concentration temporelle (tout se passe en une nuit) et spatiale (convergence de tous les personnages vers un seul lieu), mais aussi sociale : collectivité de déracinés dont tous ont, semble-t-il, à peu près le même âge, certains étant même de vieux camarades d'études ; tous se retrouvent surtout, en cette nuit exceptionnelle,

dans un but commun qui transcende leurs différences et leurs différends. La triple concentration permet de faire ressortir le souffle qui emporte cette jeunesse, son goût de vivre et de jouir, son besoin d'ivresse. Mais attention, il ne s'agit pas ici d'une recherche d'enivrement à l'alcool, autrement dit d'une « souûlographie » comme il y en a tant dans la littérature russe. Non, c'est tout bonnement une soif de vivre sous la forme d'un gigantesque appétit de vitamine C !

De plus, cet élan n'est d'aucune manière contestataire : la politique aussi bien que ses représentants sont totalement absents du livre (c'est tout juste si les anciens camps staliniens sont mentionnés à une ou deux reprises) et on n'y décèle pas non plus l'ombre d'une critique du système ou du mode de vie communiste. Tous les protagonistes sont de bons citoyens soviétiques, durs à la tâche, qui rêvent avant tout d'un modeste bonheur conjugal dans un immeuble en préfabriqué. Le plus audacieux, Nicolas Kaltchanov, ne rêve ni d'évasion ni de richesse : il dessine en secret les plans d'un centre idéal pour la ville de Phosphatogorsk. Dans ce livre, on le voit, les oranges ne sont pas mécaniques, comme en Occident, à peu près à la même époque...

C'est cet effacement même du politique devant la soif de vivre d'une jeunesse coupée du monde qui est en lui-même subversif. Qu'importe si cette ivresse est en quelque sorte sans fondement, répondant à l'appel incongru d'une improbable cargaison d'oranges échouée là sans raison, comme tombée du ciel. Plus même, on veut justement s'arracher à la lourdeur des conditions de vie pour s'abandonner à la légèreté de l'instant, une légèreté irrépressible, incompréhensible. Ainsi, dans la cantine, les personnages se grisent

sans fin de la même chanson d'amour, *parce qu'ils n'arrivent pas à en saisir les paroles.*

Il faut alors considérer que les rigueurs climatiques ne sont pas sans évoquer la dureté d'une conjoncture politique et voir dans cette petite communauté une allégorie de la jeunesse soviétique de l'époque, coupée du monde, littéralement à mille lieues des préoccupations et de la réalité de la patrie du socialisme, emportée par une soif de vivre irrésistible et irraisonnée. Métaphore en somme d'une société figée, en pleine glaciation, mais qui traverse un éphémère dégel. Éphémère et peut-être illusoire, car les oranges ne sont pas seulement des soleils dans l'hiver éternel de l'Extrême-Orient, ce sont aussi les fruits qu'on apporte aux prisonniers...